



Catherine Soullard

Faire mouche ?

Une gare au milieu de nulle part, trois silhouettes, cache poussière et Stetson, pénètrent dans le bâtiment, chacune à une ouverture ; il y a un oiseau dans une cage ; les trois lascars effraient le vieil agent de Flagstone qu'ils finissent par enfermer dans un placard ; un coq chante dans le lointain et sur l'écran, le générique démarre, alternant noms et saynètes. Une indienne terrorisée s'enfuit droit devant elle en dandinant son postérieur. Pas de musique, grand silence traversé par les grincements répétitifs d'une éolienne, les saccades d'un télégraphe brusquement stoppées par l'un des gars qui en arrache les fils. Les voies ferrées filent à l'horizon, un chien passe en clabaudant. Mise en scène de l'attente dilatée à l'extrême. À chacun des trois gaillards est alors attribuée une occupation maniaque dérisoire, avec gros plans et ponctuation sonore. Appuyé contre un poteau surmonté d'un réservoir, le premier reçoit, à cadence régulière, sur sa tête qu'il couvre alors de son chapeau, une goutte d'eau. Dehors, près de l'abreuvoir, le deuxième fait avec application craquer ses doigts. Le troisième, œil globuleux, sourcils broussailleux, lèvres épaisses, affalé dans un fauteuil en bois, bataille avec une mouche qui semble trouver sa barbe de trois jours tout à fait délicieuse (elle l'est en effet, puisque badigeonnée de miel pour les besoins du tournage). Tandis que l'insecte niché dans les poils noirs luisants de sueur (et de miel) passe du cou à la joue, s'immobilise un temps dans le double menton, puis se fige, insistant, juste au-dessous de la lèvre inférieure, l'homme ne bouge pas, il n'a pas même un geste de la main pour chasser le bourdonnement qui l'exaspère, non, simplement il souffle mais rien n'y fait, la mouche s'accroche, s'approche de la lèvre. Il souffle encore, la mouche semble collée. Changement de plan sur doigts et craquements. Retour sur la mouche qui est cette fois au-dessus de la lèvre supérieure, à la commissure, mais la voilà qui revient à sa place préférée, sous la lèvre inférieure et ne bouge plus, l'homme louche pour l'apercevoir, rentre sa lèvre, la mouche s'en approche vérifiant l'adage que « *dans bouche fermée mouche n'entre pas* », il souffle encore, en vain, la mouche se fixe. Plan sur le chapeau qui se remplit d'eau. Retour à la mouche qui finalement s'en va. On l'entend mais on ne la voit plus. Notre gaillard la guette, la voit soudain sur le côté gauche du fauteuil, près d'un nœud du bois ; c'est une petite mouche dorée ; il abat le canon de son colt sur cette pauvre mouche qui se trouve piégée dans l'habacle étroit car avec son index il a immédiatement obturé la bouche de son arme. Il approche le canon de son visage, s'en caresse la joue, l'agite, cligne des yeux pour tenter d'apercevoir la bourdonneuse, l'écoute se taper les ailes à l'intérieur, jouit de sa prise. Un sifflement survient. Le train arrive. L'homme soulève alors son index, agite le colt pour libérer la mouche qui fout le camp. Le train est en gare. Fin du générique. On aura reconnu les dix premières minutes d'*Il était une fois dans l'Ouest*, ce western boursouflé, hiératique, parodique.

Une mouche dans un western. Ce devrait être monnaie courante. Entre les chevaux, les troupeaux de bétail, la chaleur, les cadavres qui pourrissent dans le désert, les blessures, la terre battue des saloons, les fermes, les ranchs, les eaux croupissantes des abreuvoirs

ou des mares, les mouches devraient être omniprésentes. J'ai revu quelques Ford, Hawks, Walsh, Mann. Des chiens, des poules, des oiseaux, des cigales, des coyotes, des serpents, des chevaux, des bisons, des vaches, des bœufs... Pas un seul muscidé. Dans la réalité, sans doute devait-il y en avoir, des mouches, ne serait-ce que sur les chevaux et les bœufs, mais les caméras et le remue ménage du tournage devaient les effrayer, et surtout il n'y avait pas besoin qu'on les voie. Au cinéma, le réalisateur choisit ce qui est à l'écran. Il a fallu un Sergio Leone en 1968 pour faire de la mouche et de son bourdonnement le gadget d'une attente étirée jusqu'à plus soif. C'est une mouche fonctionnelle, ostentatoire, une démonstrative de pas grand chose d'ailleurs, sinon de l'enflure des choses. L'éolienne qui grince, les doigts qui craquent, la goutte qui tombe, ne suffisaient pas à dire la menace et l'imminence d'un danger dans le silence du désert. Il fallut une mouche à Sergio Leone et il en fit un éléphant.

Qu'on songe seulement au tout début du film de Chaplin, *Les temps modernes*, où une mouche, grosse et noire, totalement inattendue dans cette usine ultra moderne, vient agacer Charlot employé à la chaîne, virevolte autour de lui, effleure son sourcil gauche. Gestes désordonnés de Charlot qui remue les bras en tous sens laissant défiler la chaîne. Éloignée un instant, la mouche resurgit, fait des loopings devant son visage. Charlot revenu à la chaîne et s'y tenant essaie de la chasser, fronce le nez, essaie de souffler. Un supérieur arrive qui voulant neutraliser l'insecte abat sa tapette sur la joue de Charlot. Ça file, c'est passé, à peine quinze secondes, rapide, savoureux, vivant. L'occasion d'un gag, donc, mais pas seulement, le spectateur prend physiquement conscience que la cadence infernale de la chaîne empêche même d'éternuer ou de chasser une mouche. Ici, une mouche libre qui a quelque chose à nous dire. Là une mouche aux ordres, en service commandé, dont nous n'avons que faire.

Catherine Soullard, critique et romancière, a été productrice à France-Culture (*Les Nuits magnétiques*, *Les Chemins de la connaissance*) et collaboratrice au *Monde de l'éducation*, à *Études*, à la *Revue des deux mondes*. Derniers ouvrages : *Palmito d'Évian* (Calmann-Lévy, 2005), *Bouchère* (Calmann-Lévy, 2006), *Johnny* (Le Rocher, 2008), *Les asperges* (Le passage, 2010), *Mal dedans* (éd. Pierre Guillaume De Roux, 2011). Participation à l'ouvrage *Les 100 plus beaux films du monde* ; conseil et auteure cinéma des *Petit Larousse 2011* et *2012*.